

Tué par amour

ETAPE 1



Dans le petit bureau se trouvait un désordre monstrueux : de nombreux papiers jonchaient le parquet abîmé, et la poubelle débordait. A même le sol, était empilée une multitude de dossiers alors que d'autres étaient éparpillés sur les étagères. Le soleil rentrait par les grandes fenêtres qui vibraient à cause du vacarme de la rue. Une odeur régnait dans la pièce évoquant la présence et le parfum d'une femme. Au centre, deux bureaux en bois montraient aussi un grand désordre. A côté des ordinateurs et du téléphone, il y avait des journaux, des feuilles, des stylos, des livres, des factures, des friandises, des

plantes, et encore des dossiers !

De petite taille mais de forte corpulence Jean Roland Lanteste avait l'air d'un homme jovial et décontracté. Il portait toujours le même pantalon et le même blouson mais surtout l'un des fameux pull-overs tricotés par sa grand mère, parfaitement assorti à sa chevelure rousse.

Son visage marqué par de grosses joues rouges et une bouche toute ronde le rendait sympathique. Derrière ses lunettes bien trop larges pour lui se cachaient des petits yeux gris qui clignaient quand il était contrarié.

Chaque jour, Jean Roland Lanteste assis à son bureau écrivait à sa grand-mère chérie, pensif, le regard dans le vide. Il répétait de sa voix traînante « comme tu me manques ».

Grande et mince, Lucie Pangace se distinguait d'emblée par son élégance et la grâce de ses gestes. Ses longs cheveux bruns bouclés, son teint hâlé, ses yeux bleus pénétrants, ses lèvres gourmandes et pulpeuses et même sa voix suave faisaient penser à certaines actrices de cinéma.

Très concentrée et perspicace pour résoudre les énigmes, elle aimait souvent plaisanter avec les autres pour mieux masquer ses quelques maladresses, son point faible !

En effet, chaque fois qu'elle élucidait une affaire, trop excitée sans doute Lucie Pangace cassait un objet, souvent en verre. Elle prenait alors de grandes précautions en ramassant les morceaux pour ne pas couper ses belles mains fuselées.



ETAPE 2

Tandis que L. Pangace terminait de ramasser les morceaux de sa tasse et que J.R Lanteste collait un timbre sur son enveloppe, un jeune homme entra dans la pièce. Alors, Lucie Pangace se releva, le fixa et lui dit :

« Bonjour, je peux faire quelque chose pour vous ?

- Bonjour, dit le jeune homme, je m'appelle Paul Brutard »

Paul Brutard était un jeune adulte. Il était grand, mince et avait le teint livide, ce qui supposait qu'il venait de se droguer. Il avait un sweat BABY-MILO, un jean KAPORAL et des converses noires.

« Je souhaiterais que vous m'aidiez, Mme Pangace, dit le jeune homme .

- Oui et pourquoi ? lui répondit L. Pangace .

- Je voudrais que vous retrouviez la personne qui a tué mon père, Alphonse. »

En le regardant comme le faisait J .R Lanteste, on pouvait croire qu'il n'était pas très choqué du fait qu'il venait d'annoncer la mort de son père, mais Lucie Pangace en savait beaucoup plus que l'on pouvait le croire. Par exemple, elle savait que le jeune homme était très stressé à l'idée de demander de l'aide à Mme Pangace, qu'il était probablement drogué car il avait les pupilles dilatées et qu'il venait certainement de pleurer car ses joues montraient quelques traces de larmes .

Ayant pitié du jeune homme, L. Pangace lui dit : « C'est d'accord, je vais m'occuper de cette affaire . »

ETAPE 3

Lucie Pangace et J.R Lanteste découvraient pour la première fois le quartier bourgeois d'Aubonmillionnaire lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux du crime. Les voisins curieux étaient tous regroupés autour du corps qui était là sur l'herbe fraîchement coupée. Lucie Pangace, agacée, leur demanda de s'écarter. La victime était à l'abri des regards derrière un magnifique massif de tulipes jaunes. Plusieurs bouteilles de grands crus se trouvaient en petits morceaux sur la pelouse bien entretenue de M. Brutard. Nos deux inspecteurs avaient du mal à les éviter. Un homme aux grandes bottes vertes tendit une main amicale vers Mme Pangace :

« Bonjour, M. Malmoureux, le jardinier du quartier. A qui ai-je l'honneur ?

- Lucie, Lucie Pangace et voici mon associé Jean-Roland Lanteste, nous enquêtons sur la mort de M. Brutard à la demande de son fils. Puis-je vous poser quelques questions ?

- Bien sûr, je vous écoute.

- Dites-moi, M. Malmoureux, où étiez-vous hier vers quatorze heures?, demanda Lucie.

- J'étais chez M Alfred Sénéli, un vieux célibataire du voisinage, il était persuadé que des fourmis guidées par des nains de jardins étaient en

train de s'attaquer à ses fleurs en plastique, expliqua le jardinier.

- C'est étonnant ! Il n'a plus toute sa tête, ce M. Sénéli ! Passons ... Quels étaient vos liens avec la victime ? interrogea Lucie.

- J'étais son jardinier, mais je faisais surtout le jardin pour faire plaisir à Madame Molestaire, l'une des plus belles femmes que je n'aie jamais rencontré, répondit-il.

- Que c'est gentil, et, dites-moi, aviez-vous de bonnes relations avec votre patron ? demanda Lucie.

- M. Brutard avait un caractère difficile et parfois nous avions quelques différends, dit-il.

- Je comprends, ce n'est pas toujours facile d'être l'employé d'une homme très riche et exigeant , dit-elle. »

A la surprise de Mme Pangace, Jean-Roland les interrompit en lui rapportant une petite boucle d'oreille.

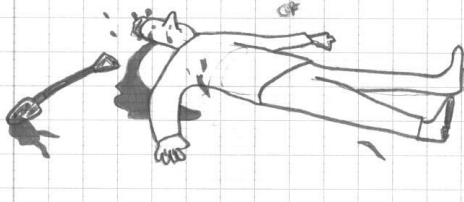
« Cela vous appartient-il Mme Pangace ?

- Non, je n'en porte pas aujourd'hui, répondit-elle en la lui prenant des mains, c'est à vous M. Malmoureux?

- Non, mais cette boucle d'oreille semble être celle d'une homme, c'est un petit diamant factice, qui ne vaut pas grand-chose, répondit-il.

- Fort intéressant... En tout cas, je vous remercie pour votre collaboration M. Malmoureux. Je vous laisse nos coordonnées si jamais vous avez des informations pour l'enquête, dit Lucie.

- De rien, de rien, répondit M. Malmoureux, très heureux comme si c'était le plus beau jour de sa vie, ce qui n'échappa pas à Mme



Tué par amour

Pangace. Cet homme qui était grand et corpulent avait de beaux yeux d'un vert tilleul et des mains abîmées par la terre, une voix tremblante et un teint rubicond. Il semblait trop sympathique et souriant pour être innocent...

ETAPE 4

En entrant dans le salon, Lucie Pangace consola Mme Molestaire et lui dit :

« Bonjour, toutes mes condoléances.

- Bon...jour, répondit Bénédicte Molestaire d'un ton éperdu.

- Je suis navrée de ce qui vient de se passer.

- Je vous... en prie... asseyez-vous, dit Mme Molestaire en dirigeant son bras gauche en direction de son fauteuil blanc ».

Lucie P. aperçut toute suite sur son bras de gros hématomes jaunes et bleus qui ressemblaient à des marques de mains

d'homme. Lucie commença son interrogatoire, en lui demandant :

« Que vous est-il arrivé ? Vous avez dû vous faire vraiment mal ? »

D'un air très embarrassé, Bénédicte M. baissa ses manches, et lui répondit :

« Oui ..., oui, je suis... tombée hier... après-midi... dans les... escaliers »

L. Pangace comprenait qu'elle ne disait pas la vérité. Elle n'insista pas et continua à poser ses questions :

« Aviez-vous des problèmes avec votre mari ?

-Non... non. Pourquoi vous croyez que c'est

moi qui l'ai assassiné ? demanda Bénédicte M. l'air étonnée.

-Non non, mais, vous savez on a toujours des doutes !

-Oh ! Mais quelle honte, répliqua-t-elle irritée »

Et sans trop savoir ce qu'elle disait, avec énervement, elle dit :

« Mais j'aimais mon mari, même s'il me frappait.

-Comment ? Vous étiez battue par votre mari ?

-Oh, non, enfin si, mais non, si...oh... », et elle se mit à pleurer.

Bénédicte Molestaire s'écroula en arrière, dans son deuxième fauteuil blanc. Lucie eut un geste de réconfort en posant sa main fuselée sur son épaule. Lucie Pangace posa une dernière question :

« Où étiez-vous aux alentours de quatorze heures ?

- J'étais parti au magasin, acheter des gants et une pelle car le jardinier me l'avait demandé. Ensuite, je suis allée les déposer à sa boutique. Et je suis allée voir une amie ».

Lucie P. partit avec beaucoup d'informations pendant que Bénédicte Molestaire restait chez elle, bouleversée, en pleurant toute les larmes de son corps.

Bénédicte Molestaire était grande et décharnée. On voyait qu'elle avait une coloration car les racines de ses cheveux et ses sourcils étaient bruns. Sur son teint pâle apparaissaient ses yeux tristes et bleus au regard désespéré. Son maquillage s'était effacé avec toutes les larmes qu'elle avait pu verser. Une cicatrice, d'au moins trois centimètres, sûrement causée par son mari, était placée sur le haut de sa joue qui rejoignait son oreille. Elle avait un peu plus de quarante ans, mais elle paraissait beaucoup plus jeune car elle subissait des opérations chirurgicales. Son haleine, sa démarche et sa silhouette montraient qu'elle avait une dépendance à l'alcool.

ETAPE 5

C'était dans un quartier riche de la ville que Géraldine Bobaresse habitait. Sa maison était de style victorien et entourée d'un magnifique jardin. A l'intérieur, il y avait des objets de grande valeur dont des tableaux de peintres célèbres. Sa maison correspondait bien à son style. C'était une femme de taille relativement petite et mince toujours avec des hauts talons et des toilettes très raffinées. Elle avait des lunettes dorées qui mettaient en valeur ses petits yeux pétillants. Dans ses cheveux bouclés, on voyait de grosses boucles d'oreilles scintillantes.

Elle se tenait prête pour son interrogatoire.

« Mme Bobaresse où étiez-vous en début d'après-midi le jour du

crime ? dit le détective.

-J'étais à l'association de quatorze heures à dix huit heures pour régler quelques soucis administratifs répondit Mme Bobaresse.

-Avec qui étiez-vous ? demanda l'autre détective.

- Avec un collègue qui s'occupe aussi des comptes de l'association, dit-elle calmement.

- N'êtes-vous pas rentré avant dix huit heures ? insista l'inspecteur.

- Me prenez-vous pour une menteuse ? s'exclama-t-elle.

- Nous avons relevé des empreintes de chaussures et comme par hasard vous avez des talons aiguilles qui s'enfoncent dans la terre, répliqua le détective.

- Ca m'étonnerait que les empreintes soient du 36, ricana-t-elle.

- Merci d'avoir répondu à nos questions, nous vous demandons de rester disponible jusqu'à la fin de l'enquête, conclut le détective en chef »

ETAPE 6

Lucie Pangace et Jean Roland Lanteste arrivèrent devant la somptueuse villa de Marc Fricard, située à gauche de celle de la victime.

Immédiatement, ils furent surpris par la beauté et le luxe qui se dégagèrent de l'endroit : piscine, fontaines, sculptures contemporaines et même une voiture de collection au bout d'une allée.

Le jardin immense était parfaitement entretenu, pas une herbe ne dépassait !

Pendant que Lucie admirait les nombreuses variétés de rosiers, l'œil averti de JR fut attiré par quelque chose de bizarre.

En s'approchant de plus près, il découvrit que l'objet en question, était une large pelle noire au long manche en bois.

Il se rappela alors les mots du médecin légiste : « La mort a été provoquée par un coup porté à la nuque, probablement un objet lourd ».

Il était temps de rencontrer ce Monsieur Fricard.

Ils sonnèrent et c'est un curieux personnage qui se présenta sur le pas de la porte.

Il devait avoir environ cinquante ans. Grand, avec un ventre énorme, il fumait un cigare. Le crâne rasé, le teint blafard, les yeux petits et sournois, le nez crochu et les dents jaunes, il avait un physique ingrat qui ne le rendait pas très sympathique. Il portait un pantalon gris en toile, une chemisette à carreaux assortie et des chaussures italiennes blanches qui contrastaient avec l'homme. Sur ses bras découverts, on voyait qu'il était très poilu malgré les nombreux tatouages étranges et impressionnants.

« Bonjour, nous cherchons Marc Fricard, dit Lucie.

- C'est pourquoi ? répondit d'un ton sec Marc Fricard.

- Nous venons vous annoncer que votre voisin, Monsieur Alphonse Brutard a été retrouvé mort il y a quelques jours, poursuivit JR.

- Et alors ? En quoi cela me concerne ?

- Nous voudrions vous poser quelques questions.

- Ah, ça y est, c'est reparti, tout ça parce que plus jeune j'ai fait de la prison.

- Où étiez-vous jeudi ?

- Sérieusement, vous me suspectez ?

- Nous menons juste notre enquête, c'est notre travail.

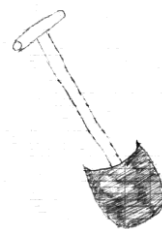
- Eh bien jeudi, je me trouvais au café « Le petit monde ».

- Seul ?

- Oui seul. Mais la jolie serveuse, Suzie, peut en témoigner.

- Bien. Quels rapports entreteniez-vous avec la victime ?

- Pour être franc, nous nous détestions. Cet homme était jaloux de ma réussite. Voyez-vous je suis dans les affaires et je gagne beaucoup d'argent. Je fais souvent des fêtes tardives et ça le dérangeait. Une nuit, il est venu se plaindre et ça a dégénéré. J'avoue que j'avais un peu bu et je l'ai menacé devant tous mes amis, mais cela ne fait pas de moi le coupable.



Tué par amour

- Et la pelle dans votre jardin, si près de la haie de M Brutard ?
- Voyez ça avec mon jardinier !
- Bien, nous allons vérifier tout cela Monsieur Fricard, conclut Lucie ».

ETAPE 7 :

Au moment où les policiers passèrent les menottes à M.Fricard, ce dernier pâlit et éclata en sanglots. Il balbutia et dit : « Je suis innocent, je suis innocent. » Puis, les agents de police le firent monter dans le fourgon et verrouillèrent les portes .

« Je chuis très chontent d'avoir résolu chette énigme, dit J.R Lanteste en mâchant un morceau de son sandwich.

-Oui , mais tout de même, je pense que M. Fricard est innocent, répondit L. Pangace .

-Mais tous les éléments sont contre lui :

premièrement, M.Fricard avait de très mauvaises relations avec la victime et on a retrouvé l'arme du crime dans son jardin, rétorqua J.R Lanteste

- Certes, mais mon instinct me dit qu'il a été piégé . »

Dés que M.Fricard fut descendu du fourgon, les policiers l'emmenèrent pour un interrogatoire musclé. Ils l'installèrent sur une chaise, lui enlevèrent les menottes et firent entrer Mme Pangace. Cette dernière entra, ferma la porte puis ils entamèrent une longue discussion .

Après une dizaine de minutes, elle sortit puis dit à J.R Lanteste :

« M.Fricard est innocent .

- Ah bon ! Comment le savez-vous ? demanda J.R Lanteste

- Pendant que M.Fricard me racontait son histoire, je l'ai observé sous toutes les coutures et j'ai remarqué qu'il n'avait pas l'oreille percée

- Oui, et, à quoi cela nous avance ? demanda J.R Lanteste

- Vous m'avez bien dit que l'on avait retrouvé une boucle d'oreille sur la scène du crime ?

-Oui mais cela ne change rien .

-Au contraire ! Vu qu'il ne porte pas de boucle d'oreille, on a rien qui nous permet de le placer sur la scène de crime. Donc, jusqu'à preuve du contraire, M. Fricard est innocent.»

Les policiers allèrent chercher M.Fricard, lui enlevèrent les menottes et le firent sortir du commissariat.



ETAPE 8 : LE PIEGE FINAL

Dans chaque coté du bureau régnait une ambiance tout à fait différente de l'autre : du coté de L. Pangace, c'était la joie que l'on ressentait. Lucie, contente d'avoir sauvé un innocent de la prison, faisait des mots croisés tout en sirotant un soda. Du côté de J.R Lanteste, par contre, c'était plutôt la tristesse qui régnait. Le jeune assistant, très déçu de ne pas avoir résolu cette énigme, feuilletait des magazines tout en dégustant des donuts et en buvant du café.

Au moment où J.R Lanteste entamait son énième donut, Lucie sursauta de sa chaise et dit :

« Mais bien sûr ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt !

Où est M.Fricard ?

- A cette heure-ci , il doit être chez lui, répondit Lanteste .

- Appelez-le et dites-lui de venir ici tout de suite ! dit Pangace.

- Je vous expliquerai ça plus tard.

- D'accord ! dit J.R Lanteste. »

Puis, il composa le numéro de M.Fricard et ce dernier se présenta dans leur bureau un quart d'heure après.

« Asseyez-vous, dit la détective avant de s'asseoir elle aussi.

- Merci, et pourquoi m'avez-vous dit de venir ? dit M.Fricard

- Parce que je vais tendre un piège au tueur de M.Brutard et que j'ai besoin de vous pour cela .

-Bof , si je peut me rendre utile .

- D'accord. Je vais vous expliquer comment nous

allons fonctionner : premièrement, vous allez vous présenter chez votre voisine et aller lui donner une boucle d'oreille soi disant perdue mais qui, en fait se trouvait sur la scène du crime .

Si votre voisine l'identifie, nous l'arrêterons sur-le-champ. »

Puis, la détective, son assistant, M.Fricard et quelques policiers se rendirent au domicile de Géraldine Molestaire.

Le domicile de Mme Molestaire était une villa très grande et belle. Les escaliers qui y menaient étaient en marbre d'Italie et la grande porte était en pin. M.Fricard frappa à la porte et une petite dame lui ouvrit . Elle lui dit :

« Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

- Bonjour, je m'appelle Marc Fricard. Je suis le voisin d'à coté et hier, en tondant la pelouse, j'ai trouvé cette boucle d'oreille et je me demandais si elle n'était pas à vous ?

- Oh merci , cette boucle d'oreille m'a été offerte par ma mère pour mon dix-huitième anniversaire. Je l'adore. »

A ce moment-là, les détectives surgirent des buissons et les policiers braquèrent leurs armes sur Mme Molestaire. L'un d'eux s'avança vers elle et lui dit :

« Mme Molestaire, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre d'Alphonse Brutard. » Puis, il lui passa les menottes. Mme Molestaire éclata en sanglots et dit : « Cet homme n'était qu'un impudent, un diantre, il n'a eu que ce qu'il méritait. » Puis, Mme Molestaire monta dans le fourgon et alla en prison où elle y resta plusieurs années.

